

LE FANTASQUE,

JOURNAL RÉDIGÉ PAR UN FLÂNEUR, IMPRIMÉ EN AMATEUR POUR CEUX QUI VOUDRAIENT L'ACHIETER.

[Je n'obéis ni ne commande à personne, je vais où je veux, je fais ce qui me plaît, je vis comme je peux et je meurs quand il le faut.]

VOL. I. N^o. 11.

QUEBEC, 1 OCTOBRE 1837.

Prix : Quatre Sous !!!

POÉSIE.

A UN VOYAGEUR.

Ami, vous revenez d'un de ces longs voyages
Qui nous font vieillir vite et nous changent en [ages]

Au sortir du berceau,
De tous les Océans votre course a vu l'onde,
Hélas ! et vous feriez une ceinture au monde
Du sillon du vaisseau.

Le soleil de vingt cieux a mûri votre vie,
Partout où vous meniez votre inconsante envie,
Jouant et ramassant,
Pareil au laboureur qui récolte et qui sème,
Vous avez pris des lieux et laissé de vous-même
Quelque chose en passant.

Tandis que votre ami, moins heureux et moins [sage],

Attendait des saisons l'uniforme passage
Dans le même horizon ;
Et comme l'arbre vert qui de loin la dessine,
A sa porte effeuillant ses jours, prenait racine
Au seuil de sa maison !

Vous êtes fatigué, tant vous avez vu d'hommes !
Enfin vous revenez, las de ce que nous sommes,
Vous reposer en Dieu.
Triste, vous me contez vos courses infécondes,
Et vos pieds ont mêlé la poudre de trois mondes
Aux cendres de mon feu.

Or, maintenant, le cœur plein de choses pro- [fondes],
Des enfants dans vos mains tenant les têtes [blondes],

Vous me parlez ici,
Et vous me demandez, sollicitude amère !
Où donc ton père ? où donc ton fils ? où donc [la mère] ?

— Ils voyagent aussi !

Le voyage qu'ils font n'a ni soleil ni lune ;
Nul homme n'y peut rien porter de sa fortune,
Tant le maître est jaloux !
Le voyage qu'ils font est profond et sans bornes ;
On le fait à pas lents parmi des faces mornes,
Et nous le ferons tous !

J'étais à leur départ comme j'étais au vôtre.
En diverses nations, tous trois, l'un après l'autre
Ils ont pris leur essor.
Hélas ! j'ai mis en terre, à cette heure suprême,
Ces idées que j'aimais. Avare, j'ai moi-même
Enfoui mon trésor !

Je les ai vu partir. J'ai, faible et plein d'alarmes,
Vu trois fois un drap noir semé de blanche [larmes]

Tendre ce corridor.
J'ai sur leurs froides mains pleuré comme une [femme]
Mais le cercueil fermé, mon âme a vu leur âme
Ouvrir deux ailes d'or.

Je les ai vus partir comme trois hirondelles
Qui vont chercher bien loin des printemps plus [fidèles]

Et des cieux moelleux.
Ma mère vit le ciel et partit la première,
Et son œil en mourant fut plein d'une lumière
Qu'on n'a point vue ailleurs.

Et puis mon premier-é la suivit, puis mon père,
Fier vétéran âgé de quarante ans de guerre,
Tout chargé de chevrons.

Maintenant ils sont là, tous trois dorment dans [l'ombre],
Tandis que leurs esprits font le voyage sombre
Et vont où nous irons !

Si vous voulez, à l'heure où la lune décline,
Nous monterons là-haut tous deux sur la colline
Où gisent nos aïeux.

Je vous dirai, montrant à votre vue amie
La ville morte auprès de la ville endormie :
Laquelle dort le mieux ?

Venez ; mettez tous deux, et couchés contre [terre]

Son vivant tourbillon,
Ces millions de morts, moisson du fils de [l'homme],
Sourdre confusément dans leur sépulcre, com- [me]

Le grain dans le sillon !

Combien vivent joyeux qui devraient, [sœurs]
Faire un pleur éternel de quelques ombres [chères] !

Pouvoir des ans vainqueurs !
Les morts durent bien peu ; laissons-les sous [la pierre] !
Hélas ! dans le cercueil ils tombent en poussière
Moins vite qu'en nos cœurs !

Voyageur ! voyageur ! quelle est notre folie !
Qui sait combien de morts à chaque heure on [oublie],

Des plus chers, des plus beaux !
Qui peut savoir combien toute douleur s'é- [mousse],
Et combien sur la terre au jour d'herbe qui [pousse]

Efface du tombeau ?

MÉLANGES.

LE TEMPS DE WALLACE, CONTE TRADUIT DE L'ANGLAIS.

Il y avait en Ecosse un gentilhomme riche, bien fait et qui vivait fort à l'aise dans ses terres, en ne dépensant que les deux tiers de son revenu. Un soir, en remuant les charbons embrasés dans son foyer, il disait, à sa femme, jeune Ecossaïse, aux yeux bleus et au teint plus blanc que la neige : " Dans quel misérable temps nous vivons, milady ! que ne sommes-nous au temps Wallace ? alors un noble Ecossois n'avait besoin que de son épée et de son cheval de bataille pour faire son chemin et devenir un des premiers du royaume ; il n'y avait point de commerce et c'était le bon temps . . . Mais, ma chère amie, donnez-moi donc me moucher dans cette toile de Glasgow ; donnez-moi un de ceux que notre ami le nabob de Willis nous a apportés dans son

dernier voyage. — Au temps de Wallace, milady, la Clyde, le Tycedy, et toutes nos rivières enfin, n'étaient pas hérissées, sur leurs bords, de maisons, de douaniers, de marchandises ; elles n'étaient pas couvertes de bateaux de toute espèce ; quand on voyageait, on allait à cheval, l'animal savait bien trouver un gué pour passer la rivière, et nos montagnards la passaient à la nage . . . Demain, milady, vous irez voir votre père à Edimbourg ; j'ai retenu une place pour vous dans le bateau à vapeur qui passe à midi sous vos fenêtres, et à trois heures vous serez rendu sans plus d'embaras ni de fatigue que si vous n'étiez pas sortie de votre chambre. — Oui, milady, du temps Wallace, nous n'étions pas envahis par cette nuée d'étrangers qui peuplent aujourd'hui l'Ecosse, et qui y ont apporté leur luxe et leurs denrées ; on buvait de l'ale, on mangeait de la venaison et on ne s'en portait que mieux pour chasser la grosse bête et pour faire la guerre aux clans ennemis . . . Voulez-vous demander du thé, milady, et des sucreries de France ? O Pheureux temps que le temps d'autrefois ! Il n'y avait que les juifs qui sussent lire, et il n'y avait que les gentilshommes serviteurs du roi qui s'occupassent de politique . . . Je vous annonce, milady, qu'on parle dans le Times de mes souscriptions patriotiques et qu'on dit que le ministère va changer. — Autrefois, milady, du temps de Wallace, l'imagination elle-même était vivement excitée : tous les châteaux avaient leurs fées, toutes les grottes avaient leur démon, et toutes les familles avaient leur tombeau, d'où sortait, dans les grandes maisons, une grande ombre pour secourir ou pour venger . . . Vous savez, milady, que j'ai chassé John ; oui, le diable faisait à notre petit Dick des histoires de revenans, et des comtes de Robin Hood. — C'était dans le temps de Wallace, milady, qu'il fallait voir les femmes de l'Ecosse ; elles étaient les plus belles du monde ; et, quand on les aimait, hé bien ! on les enlevait ; la beauté craintive montait sur le coursier, on la cachait sous le plaid du montagnard, et on se retirait dans son clan avec sa conquête ; après arrivait ce qui plaisait à Dieu . . . Mais, que vois-je, milady, sous votre robe de soie, une lettre ! vous rougissez, et je veux savoir . . . Comment, une déclaration . . . un rendez-vous . . . Perfide ! Mais le téméraire me paiera cher son audace ; je vais lui